

A photograph of a dilapidated classroom. A large, tattered red banner hangs from the ceiling. The room contains several wooden desks and chairs, some of which are overturned or broken. A chalkboard is mounted on the wall, and a window on the left side allows light to enter. The walls are peeling and stained, and the floor is covered in debris.

Javier Sebastián  
**Le cycliste  
de Tchernobyl**

Métailié





BIBLIOTHÈQUE HISPANIQUE



# LE CYCLISTE DE TCHERNOBYL



Javier SEBASTIÁN

LE CYCLISTE  
DE TCHERNOBYL

*Traduit de l'espagnol  
par François Gaudry*

Éditions Métailié  
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris  
[www.editions-metailie.com](http://www.editions-metailie.com)  
2013

Titre original : *El ciclista de Chernóbil*

© Javier Sebastián, 2013

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013

ISBN : 978-2-86424-937-5

ISSN : 1264-3238

*Pour mes parents, car mon premier mot fut le leur.*

Ce roman s'inspire de certains épisodes de la vie du physicien nucléaire Vassili B. Nesterenko, mort à Minsk en août 2008.

Chaque seconde était éternelle, comme si tout se passait dans un fond marin.

J'ai levé les yeux d'un reportage que je lisais sur le naufrage du *Lusitania* en 1915 et je les ai vus monter l'escalier du restaurant. 1 198 passagers de ce navire battant pavillon britannique étaient morts. Le vieillard et la femme paraissaient des rescapés de la catastrophe.

L'endroit était un moderne self-service avec des panneaux annonçant diverses formules de menus, garnitures et suppléments. Ils se sont dirigés vers une table près de l'étagère des serviettes et des dosettes d'assaisonnement. La femme portait deux sacs remplis de vêtements. Des sacs lourds, comme pour un déménagement. Je me suis efforcé de revenir à la lecture de mon supplément dominical, car ce que j'observais n'était pas de mon ressort. Celui qui avait ordonné de tirer sur le *Lusitania*, lisais-je, n'avait pas tenu compte des *cruiser rules*, ces règles de navigation imposant de débarquer les passagers d'un navire civil avant de le couler. Mais plus tard allaient venir les batailles de la Marne, de la Somme et des lacs de Mazurie.

J'ai regardé de nouveau ces naufragés fraîchement arrivés, je ne pouvais pas m'en empêcher. L'homme s'est assis, ou plus exactement laissé choir sur la chaise. D'innombrables douleurs rhumatismales devaient le tourmenter. La femme l'a un peu redressé car il était incliné dans une position dangereuse.

Comme ce n'était pas mon affaire, j'ai repris ma lecture. J'ai parcouru un article sur la taxe Tobin, dont seul le titre m'intéressait, tourné plusieurs pages et me suis arrêté sur une publicité. Au-dessus d'une hanche féminine, un Pentax digital. J'aimerais bien être à la plage en ce moment. Mais c'est

impossible, nous sommes un dimanche de septembre, je suis à mille cent kilomètres de chez moi et personne ne regarde personne. Moi si, j'observe du coin de l'œil, j'observe tout : les deux Rescapés du *Lusitania* ont ouvert les boîtes du repas, de petites boîtes pour enfants, c'est la femme qui doit le faire, parce que lui n'y arrive pas. Peut-être est-ce l'anniversaire de l'un des deux qu'ils sont venus fêter ici. Le restaurant est situé sur l'avenue la plus célèbre du pays. Le pays, c'est la France. Et les baies vitrées offrent une vue qui doit être considérée comme un luxe et un privilège.

L'homme penche à nouveau. Mais, comme elle avait dû le faire souvent ce jour-là, elle le redresse pour qu'il ne tombe pas. Elle écarte les cheveux qui couvrent son visage.

J'avais besoin de serviettes, prétexte pour passer près d'eux. C'est là que j'ai tout vu. L'homme pouvait à peine mastiquer, et je crois même qu'il ne mangeait pas.

Il y avait en effet des vêtements dans les sacs. Je l'ai vu nettement.

De retour à ma table, j'ai étalé les suppléments dominicaux en éventail comme si j'allais rester longtemps dans ce self-service, qui m'a paru soudain un endroit accueillant, presque familial. J'ai encore jeté un coup d'œil. Le costume de l'homme était trop grand. La veste lui allait peut-être bien il y a quelques années, mais plus maintenant.

Elle se lève. Secoue les miettes de son chemisier. Pose les restes du repas sur le plateau avec la parcimonie de quelqu'un qui veut bien faire les choses, se lève et jette le tout dans une poubelle. Elle revient vers l'homme. Se penche un peu vers lui, comme si elle allait lui dire quelque chose à l'oreille, mais elle se ravise et se contente de replier le col de sa chemise qui était relevé sur la nuque. Elle lui donne un baiser sur le front, lui caresse le visage, un autre baiser, puis elle s'en va. Elle est partie.

La femme était partie, laissant le Rescapé du *Lusitania* dans le self-service avec deux sacs de vêtements. Dix minutes plus tard, elle n'était pas revenue. Un quart d'heure après, non plus, et même une demi-heure. Aussi, comme l'homme

risquait de tomber de sa chaise, j'ai dû m'approcher et le rasseoir de manière stable. Le voir dans cette posture me faisait souffrir, lui ai-je dit de ma voix la plus conciliante.

Le Rescapé du Lusitania n'a pas répondu. Il m'a regardé comme quelqu'un qui ne comprend pas. D'un geste, il m'a demandé de quoi écrire, ou c'est ce qu'il m'a semblé, je lui ai donné une serviette en papier, écrivez ce que vous voulez, je lui ai dit, du moins si vous ne pouvez pas parler, si ça vous fatigue, on se comprendra par écrit. Prenez aussi mon stylo-bille. Mais l'homme a haussé les épaules et n'a plus voulu écrire.

Je l'ai aidé à se redresser. Ainsi, pendant que je reprenais mes affaires pour partir, il ne tomberait pas de sa chaise. Ensuite, il y aurait bien quelqu'un pour s'occuper de lui. Mais en descendant l'escalier, j'ai croisé un employé et pensé qu'après tout, cela ne me coûtait pas grand-chose de prévenir.

Je lui ai dit, regardez cet homme. Occupez-vous de lui, on l'a laissé seul.

L'homme de Pripiat se réfugiait dans la cabine des autos tamponneuses. Il rangeait les jetons par couleurs, certains après-midi il tuait des serpents avec une poêle. Il portait deux manteaux l'un sur l'autre et en avait un autre en réserve.

La cabine de l'attraction foraine était plus sûre qu'un appartement, car dans les cours des maisons les jardins et le palais omnisports Tchemigov rôdaient des chiens errants. Ils flairaient dans les coins et montaient par les escaliers. Et comme il n'y avait plus de portes, parce qu'on les avait enlevées, ils entraient partout. Des chiens efflanqués, souillés de boue, certains avaient les pattes pelées et saignaient.

C'était arrivé dans les autos tamponneuses. L'homme de Pripiat avait inventé un système donnant l'impression que les autos se déplaçaient toutes seules, et après il suffisait de crier bienvenue à l'électricité, vive la vie, qu'elle revienne, le pire est passé. Il avait pris des poulies dans un dépôt et de longues cordes, il voulait profiter du gel et de la piste glissante. Il passa les cordes derrière la rambarde et attacha un câble au volant de chaque auto tamponneuse.

Il leva les yeux au ciel et pensa qu'il était inutile. Mais il fallait que quelqu'un à Pripiat voie le changement qui était sur le point de se produire.

Tenant fermement la corde, il compta un, deux, trois, et tira de toutes ses forces. Les autos tamponneuses bougèrent. Celle de droite, avec le numéro 5 sur le capot, parcourut dix mètres. La sienne partit en diagonale jusqu'à une fissure du ciment. C'était son message : Jmikhov, tu n'es plus seul.

Et si quelqu'un d'autre vit ici, qu'il le sache. Un nouvel habitant vient d'arriver dans la ville de Pripiat, près de la centrale atomique.

Il ne manquait plus que les lumières s'allument. De la musique joyeuse et à la mode, des chansons populaires et des jeunes avec un jeton à la main qui attendent leur tour au bord de la piste. La sirène retentit, un autre groupe de conducteurs envahit la piste.

Oui, maintenant on pouvait dire que quelqu'un habitait à Pripiat, la preuve : il avait déplacé quatre autos tamponneuses. Parfois, le matin, pour s'annoncer, il frappait les persiennes métalliques avec un bâton. Ou il écrivait son nom avec des pierres au croisement des rues. Que pouvait-il faire de plus, je n'ai que deux mains, il criait, j'occupe l'espace, je parcours les avenues, je laisse des traces sur mon chemin.

Autrement dit : maintenant il y a des preuves, regardez-moi et, si vous ne me croyez pas, observez bien ces autos tamponneuses, comment elles étaient il y a cinq minutes et comment elles sont maintenant. Parce que se déplacer toutes seules, ça, elles ne peuvent pas encore le faire.

Il voulait qu'il y ait du public, même de faux spectateurs, et il chercha l'endroit où il devait y avoir un magasin, dans la rue Droujbi Narodov, avant l'accident. Il foula les gravats, le lierre poussait partout. Il prit vingt sacs rangés dans un tiroir. Avec le temps, il en prendrait davantage, mais pour le moment vingt suffisaient, de la taille d'un sac à main.

Il revint par le terrain vague où étaient restés quelques autobus, les Ikarus de l'évacuation. Il arracha des broussailles dont il remplit les sacs. Tant qu'il n'y a personne d'autre, dit-il, voilà mes amis et mes connaissances.

Il les disposa autour de la piste ; attachés à la rambarde, ils figuraient les visages du public, des proches venus par la route d'Ivankovo pour le voir conduire une auto tamponneuse. Il aurait voulu les doter d'un corps fait de branchages et revêtu d'un manteau ou d'une couverture, de loin on les aurait pris pour des personnes.

Les visages attendaient leur tour de conduire une auto. Mais ils allaient devoir attendre un peu, nous avons tout le temps pour envahir la piste, tracez avec plaisir vos mille filigranes jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de glace, et regardez comme je maîtrise l'art de la conduite. Il se leva et applaudit.

Regardez-moi bien, visages.

C'est ainsi qu'il inaugura sa formidable nouvelle vie. Il resta un moment assis dans son auto tamponneuse, il n'était pas question qu'un de ces visages la lui prenne croyant que c'était son tour. Respirer était devenu difficile, il paraît qu'à la fin la langue noircit. Que la peau se met à cloquer et qu'on vomit. Ou qu'on crache de la salive jaune. On dit tellement de choses qu'on ne sait plus très bien.

Mais il fallait s'habituer, car vivre à Pripiat avait des avantages, comme celui de posséder tout ce qui était là, en l'absence d'autres habitants, il était le maître, le chef du *gorkom*, siège du comité local du parti.

À force de tirer sur les cordes, ses mains étaient violacées. Il empoigna le volant de l'auto tamponneuse en imaginant qu'il voyageait. Qu'il saluait les piétons avec la plus grande

sympathie. Mais ne me distrayez pas davantage, on m'attend à la centrale pour faire des calculs.

Il circulait dans la campagne. Roulait à cent à l'heure dans son auto tamponneuse. Arrivait dans les villages voisins, comme Semikhody, Chepelitchi et d'autres. Il demandait en criant s'il y avait quelqu'un, et parfois apparaissait une veuve, les cheveux couverts d'un fichu, avec un scapulaire et la photo de son mari. J'apporte du pain et des nouvelles, disait-il. La nouvelle principale est que vous ne pouvez pas rester ici, vous êtes en pleine zone d'exclusion et bientôt les soldats vont raser et enterrer le village avec des bulldozers, ce qui m'étonne c'est qu'ils ne l'aient pas déjà fait. Mais si vous restez, n'allez pas dans la forêt, ne cueillez pas de champignons, ne buvez pas l'eau des puits.

Oui, tout avait commencé avec les autos tamponneuses. Parce que, quelques jours plus tard, il allait de nouveau tirer sur les cordes pour les déplacer lorsqu'il vit qu'il manquait un sac sur la rambarde. Il les avait baptisés : ma bonne Ilsa, amour total et définitif, Alexei, Volodia. Ce sac s'appellera Valentina Maliavaskaïa. L'autre, c'est Jmikhov, du laboratoire de chimie organique de Sosny. La petite Daria. Il y en avait vingt. Et maintenant ils n'étaient plus que dix-neuf.

Il le chercha sur la grande roue, aux balançoires. Et jusqu'aux bancs de la partie arrière du parc. Il contourna la piste, où es-tu, disait-il, je ne sais pas si je dois t'appeler sac ou visage. Ne me fais pas perdre de temps, de toute façon je vais te retrouver. Et à la fin, il le trouva assis dans une auto tamponneuse, à côté d'une poignée de bonbons Cosmos.

Quelqu'un lui avait peint les yeux et la bouche.

Il eut si peur qu'il courut se réfugier dans la cabine. L'homme de Pripiat s'enfouit sous les couvertures. Par la fente de la porte il ne voyait personne, mais il resta longtemps à guetter.

Le lendemain matin, à la première heure, je me réunissais avec les représentants des États qui participaient à l'homologation officielle du kilogramme, c'est pour cela que j'étais à Paris, invité à la Conférence internationale des poids et mesures. Petit-déjeuner de bienvenue et discours traditionnel de Roland Jöhri, président de la conférence, sur l'importance de notre travail. Plus tard, on procédait à la vérification du poids exact de chaque cylindre pour ensuite certifier dans les territoires de notre juridiction qu'un kilogramme était exactement un kilogramme. Un kilo clair et net. Le kilo officiel.

Les balances étaient d'une précision au millième, car une infime variation de poids dans les processus industriels ou agricoles pouvait provoquer une calamité. À la fin, un cachet était apposé sur des papiers de couleur orange, qu'on nous remettait plastifiés et avec lesquels chacun retournait dans son pays.

Les responsables des six autres mesures de la convention étaient convoqués successivement. Le Mol, le Kelvin, l'Ampère et les autres. Ce jour-là, c'était le Kilo. Mais comme la salle de conférences du centre Sèvres, à Boulogne-Billancourt, était en travaux, on nous avait transférés en bus dans un bâtiment voisin, nous étions une cinquantaine de fonctionnaires avec la même mallette, contenant le poids exact d'un kilogramme.

Moi, en revanche, je transportais deux cylindres. En 1896, au moment même où le kilogramme homologué allait être envoyé à Manille, les Philippines cessèrent d'être une colonie et les autorités espagnoles décidèrent de garder le cylindre, puisque c'était le leur. De sorte que le seul pays au monde à posséder officiellement deux kilogrammes était l'Espagne, et moi, son représentant, je les transportais comme avaient dû le faire mes prédécesseurs à ce poste. Double poids, double fatigue, mais même solde que les autres délégués. Je ne me plaignais pas. Mon travail inspirait le respect parmi ceux qui faisaient appel à mes services.

Voici venir l'homme exact. L'homme qui ne ment jamais. Voici Deux Kilos, comme on me surnommait.

Cela m'amusait, je ne m'en formalisais pas.

Je parlai avec le délégué belge, ainsi qu'avec la Russe Iana Ledneva qui, représentant le Mol, n'aurait pas dû être présente, mais elle était là. Je parlai aussi avec Montignoso, avec Peter Becker, du Laboratoire fédéral des standards d'Allemagne, et avec Carolina Pompeo.

En fin de matinée, dès qu'on nous eut remis les certificats, je pris congé de mes collègues. Je ne tenais pas à rester au repas, ni aux séances de l'après-midi. Et cela, malgré l'insistance de Iana Ledneva. J'avais une affaire à régler.

Pendant que je marchais sur l'avenue de La Motte-Picquet pour regagner mon hôtel, je repensais aux Rescapés du Lusitania, comme je n'avais pas cessé de le faire toute la matinée. C'est pour cela que je n'étais pas resté.

Je pensais à l'homme qui avait peut-être été abandonné dans le self-service, tout comme je m'étais désintéressé de son sort. Encore que ce n'était pas exact, la nuance était permise, car avant de partir, la femme avait eu la délicatesse de l'inviter à manger dans un restaurant où non seulement les plats étaient faciles à mastiquer, mais où il y aurait forcément quelqu'un pour lui porter assistance, ce qui était très différent d'un abandon chez lui jusqu'à complète putréfaction. Quant à moi, j'avais pris la peine de prévenir un employé.

Comme j'étais venu en voiture, je n'étais pas tenu à un horaire strict pour repartir en Espagne. Je suis donc retourné au self-service, avec ma mallette de deux kilos, pour voir ce qu'était devenu cet homme et s'il fallait que je fasse une déposition comme témoin.

Je montai dans la salle du haut, mais naturellement il n'y était plus, comment pouvait-il en être autrement ? Décidément, je n'étais pas très malin. Je ne vis pas non plus les deux sacs de vêtements. Bref, aucun indice de la présence d'un homme abandonné la veille. Le monde change à chaque instant. Ce qui est caduc disparaît sans que l'on sache où. J'allais ressortir lorsque je reconnus l'employé à ses lunettes fantaisie à monture violette. Vous vous souvenez de moi ? Il m'adressa un regard inexpressif. Vous vous rappelez le

vieillard qui était assis hier à cette table ? je lui demandai en indiquant du doigt l'endroit exact. Oui, je me rappelle, répondit-il.

Que s'est-il passé finalement ?

Attendez un instant. Il allait chercher le directeur, M. Parveaux. Il se dirigea d'un pas pressé vers la porte d'un bureau derrière laquelle il disparut. J'attendis, je lui avais pourtant posé une question facile. La porte s'ouvrit sur quelqu'un qui me regarda et rentra à l'intérieur. Une minute plus tard, M. Parveaux me rejoignait, très aimable, s'excusant de m'avoir fait attendre.

J'étais juste intéressé par le sort de ce vieil homme, curiosité civique, rien de plus, car je l'avais vu hier seul et abandonné, et quelque chose là, dans ma poitrine, a réagi.

M. Parveaux comprenait.

Mais venez donc avec moi, s'il vous plaît.

Il me prit par le bras, il me retenait, insistant pour que je l'accompagne dans son bureau, c'est du moins ainsi que j'interprétais son attitude. J'appréciai qu'il se montre aussi empressé et de mon côté je n'avais aucune hâte.

Ce vieillard. Si affaibli, de plus en plus courbé, sur le point de tomber par terre. Et les sacs de vêtements, qu'en avez-vous fait, monsieur Parveaux ? Dites-moi ce qui s'est passé. Mais avant de répondre, M. Parveaux me demanda de remplir un succinct questionnaire sur la qualité du service offert par le restaurant. En échange, il m'offrit des bons valables pour une douzaine de menus.

Il n'était pas question de faire un affront à l'aimable M. Parveaux, je posai donc ma mallette et m'apprêtai à répondre aux questions. Je dus demander un stylo-bille, car le mien, je m'en rendis compte, je l'avais laissé au vieillard dont le sort me préoccupait.

Je vais vous en donner plusieurs, me dit Parveaux, cadeau du restaurant. J'allais répondre à la onzième question, sur la propreté des installations, hésitant à cocher "satisfaisante" ou "très satisfaisante", lorsqu'on frappa à la porte et, sans attendre que Parveaux demande qui c'était, deux gendarmes entrèrent.

Le voilà, leur dit-il, en se retirant dans un coin du bureau, où il devait se sentir à l'abri. Il me montrait du doigt : C'est lui, disait-il.

Les gendarmes me demandèrent mon nom, je le leur donnai. Accompagnez-nous.

Je n'aime pas contrarier quelqu'un, je ne trouve jamais de bonnes raisons pour le faire, si bien que j'obéis. Un des deux gendarmes me dit qu'ils m'expliqueraient tout au SAMU social. Et maintenant taisez-vous et suivez-nous. Ils n'allaient pas me passer les menottes, sauf si je faisais des difficultés.

Regardez la tête que j'ai, je leur dis, et vous verrez que ce ne sera pas nécessaire.

CBLB502 est le nom d'un médicament que le docteur Andreï V. Goudkov injecte aux souris et aux singes de l'Institut Lerner, Cleveland, Ohio, ainsi l'apoptose est retardée et ils meurent plus tard, après avoir été soumis à de hautes doses de radiations ionisantes.

En avril 2008, la revue *Science* publia les résultats des recherches des docteurs Andreï V. Goudkov, Lioudmila Bourdelia, Anatoli Gleiberman, Damodar Gupta et d'autres, sur le CBLB502.

D'après Goudkov, les souris et les singes traités au CBLB502 entre 45 minutes et 24 heures avant de recevoir des doses létales de radiations tendaient à survivre, ou mouraient plus tard que les autres.

Le CBLB502 inhibe le processus de suicide cellulaire.

L'homme de Pripiat avait vu les pillards emporter les moteurs du dépôt de Rossokha. Comme il n'avait pas d'appareil photo et qu'il voulait témoigner, il les dessina sur un carnet. Ils avaient soulevé la ferraille avec des grues. Composants, matériel de déblayage, hélicoptères. Les roues des Volgas étaient aussi très appréciées loin de la zone interdite.

Ils étaient au nombre de huit et formaient deux patrouilles. Ils entraient dans Pripiat et emportaient jusqu'au carrelage des salles de bain. Les vêtements, les portes. Ils arrachaient des murs les prises de courant, qu'ils vendaient rapidement dans certains marchés de Kiev.

Un certain Khvorost les commandait. Il était bien habillé, pas de casaque ni de bottes militaires. Il avait de l'allure.

Un soir, l'homme des autos tamponneuses de Pripiat se trouva sur leur chemin et ouvrit les bras pour montrer qu'ils n'avaient rien à craindre de lui. Au début, les hommes de Khvorost ne le laissèrent pas s'approcher. Tu es un mort ? Ils le menacèrent avec leurs pelles. Si tu t'approches, tu risques gros.

Pour qu'ils voient qu'il était bien vivant, il leur récita le poème de Boris Pasternak, *Le Kremlin dans la tourmente de l'année 1918*, et en cinq minutes ils passèrent un pacte : il devait peindre un signe sur la porte des édifices qui présentaient un intérêt, indiquant l'étage et la lettre. Ainsi Khvorost et les siens ne perdraient pas de temps à chercher. En échange, il demanda qu'ils lui apportent de la viande, des légumes, des fruits.

Ou, si c'était possible, qu'ils le laissent monter avec eux dans le camion et qu'ils l'emmènent loin d'ici.

Ça, non, répondit Khvorost, en relevant le col de sa veste en cuir. À la barrière de contrôle, il y avait un caporal qui les comptait, le caporal Blazoutski. Si huit hommes étaient entrés dans la zone, huit devaient ressortir, les ordres étaient clairs. Puis, il y avait le registre. Et un accord qui arrangeait tout le monde. Plus tard, peut-être.

Les hommes de Khvorost commencèrent par Lessia Oukraïнка, qui semblait la rue la plus prometteuse, mais ce

n'était qu'une intuition. N'importe quelle autre rue pouvait être tout aussi intéressante. Ou mortelle. Après, ils suivaient un plan. Rue des Héros de Stalingrad, immeuble du *gorsoviet*, le conseil municipal, Palais des Pionniers, hôtel Octobre. Rue des Enthousiastes.

Ils arrivaient par le chemin de Semikhody. Huit hommes, parfois un de plus en renfort. Ce n'étaient pas toujours les mêmes, ils venaient à tour de rôle et s'imposaient des cures d'air frais avant de retourner à Pripiat. Après une incursion dans la ville, ils prenaient trois ou quatre jours de repos. Certains portaient des cirés. Apparemment, cela les protégeait du poison qu'absorbait la tôle du camion.

Et lui devait être un esprit bienheureux, disaient-ils, un ange, ou un archange.

Ils riaient. Lui demandaient de tirer la langue, pour voir si elle était noire, et ils riaient de plus belle. Au fait, d'où tu es ? lui demandaient-ils.

De Krasni Kout, dans la région de Lougansk.

Parle plus fort.

Krasni Kout.

Jamais ils ne s'approchaient de lui. En partie parce qu'ils étaient pressés. C'est pour ça qu'il leur avait balisé le trajet, pour qu'ils ne perdent pas de temps à chercher un peu partout. C'était la base du marché qu'ils avaient passé. Ils restaient deux heures, chargeaient le camion et repartaient. Quand il pleuvait, ils ne venaient pas. Ils disaient que le ciment mouillé des immeubles sentait mauvais, que parfois l'herbe brillait de reflets violets ou bleus, selon l'angle de vue.

Les hommes de Khvorost lui apportaient des tranches de viande, sans qu'il sache de quel animal ni de quel abattoir, ou si c'était du gibier, peut-être écrasé sur la route. Ils lui donnaient aussi un brochet, qu'ils avaient soi-disant pêché dans un étang près de Gomel.

Et puis ils cessèrent de venir. L'homme des autos tamponneuses les attendait assis sur le talus de la route de Semikhody. Vêtu de ses deux manteaux boutonnés jusqu'en haut, il passait là des après-midi entiers.

Tu vas mourir, se disait-il. Sauf si tu vas chercher de quoi manger dans les magasins. Il doit y avoir des conserves, des biscuits. À la Svetlaïatchok, il trouva des boîtes de poisson de la Baltique. Il mangea du poisson de la Baltique pendant une semaine. Il planta des graines de haricot dans un parc, mais rien ne poussa. La terre était morte. Les hommes du camion savaient de quoi ils parlaient quand, au bout de deux heures, ils disaient qu'il fallait partir.

Mais ils finirent par revenir. Et l'homme de Pripiat sortit en courant de la cabine des autos tamponneuses, il alla jusqu'au camion et leur demanda ce qui s'était passé. Ils ne répondirent pas. Ils ne baissèrent même pas les vitres, ils faisaient comme s'ils ne le voyaient pas. Bon, peu importe, je voulais juste renouer notre collaboration. Mais les hommes de Khvorost l'ignoraient. On t'a dit de ne pas t'approcher. Ils le menaçaient avec une barre de fer, tu as très bien entendu. Ce soir-là, ils allèrent directement à l'usine de cuisines. Ils y restèrent presque trois heures et emportèrent tout, jusqu'aux cadres des fenêtres. Et ma nourriture, leur dit-il. Où est ma nourriture ?

Valeri Kebikov, le bras droit de Khvorost, lui dit qu'il ne voulait plus de matelas, il en avait trop. Entre dans les maisons et soulève le carrelage pour voir s'il y a de l'argent. Il n'était pas le seul à qui ils pouvaient s'adresser.

Parce que l'autre jour, on a vu un couple près des égouts du Pavillon des Progrès techniques en train de chercher des lombrics pour les manger.

Il y a aussi le chanteur du ciné-théâtre Prometheus. Et dans la rue Droujbi Narodov on m'a dit qu'avant il y avait une femme avec deux enfants.

De plus en plus de gens rentraient chez eux. Ils n'avaient plus peur de l'atome. Mais, en fait, ils revenaient parce qu'on n'avait pas voulu d'eux ailleurs.

Il y avait aussi des soldats. Ils démolissaient les hangars, puis enterraient les débris enveloppés dans des plastiques. Ils disaient qu'ainsi ils mettaient fin au mal. Et du même coup aux pillages. Mais pourquoi, se plaignit Khvorost, qui avait

envoyé Kebikov mettre le camion en marche, pourquoi, nous aussi nous avons une famille et droit à une vie digne. Ou, du moins, à la vie.

Et il remonta ses lunettes de soleil sur son front, laissant à découvert ses yeux mélancoliques. Puis il se mit à chercher de quoi fumer dans les poches de son blouson, il alluma une cigarette et regarda le sol.

Alors, remue-toi, il vaudrait mieux que tu trouves quelque chose de valable, sinon plus de provisions.

Tout, répondit l'homme de Pripiat, tout plutôt que de continuer à manger ces conserves de poisson de la Baltique, un très mauvais poisson.

Ils m'emmenèrent dans une voiture banalisée du parc automobile de la police de Sarkozy. Un véhicule de l'État. J'étais assis à l'arrière avec ma mallette contre moi et, durant le trajet, les gendarmes refusèrent de me parler. Soi-disant qu'ils n'étaient pas autorisés à converser avec un détenu. Je ne réclamais qu'une simple explication, mais ils persistaient à me faire taire. Pendant que nous circulions dans Paris, je ne voulus pas vérifier si les portes de la voiture étaient verrouillées, car je ne pensais pas m'échapper en sautant en marche. Je ne suis pas de ces personnes qui touchent à tout. Si on me dit de me taire, je me tais. Et si je dois rester tranquille, je reste tranquille. C'est ce que je fis, en m'efforçant d'occuper le moins de place possible sur mon siège et, d'une manière générale, dans cette France qui me paraissait maintenant au-dessous de la moyenne.

Nous arrivâmes devant un bâtiment. Je ne vis rien d'écrit sur la porte, ni plaque ni indication annonçant que ces murs

abritaient un organisme officiel. Je ne pus saluer personne. Nuls portiers ni agents de sécurité pour m'accueillir. Nous avons parcouru des couloirs, traversé des jardins intérieurs, monté des escaliers. On me conduisit dans une pièce plongée dans la pénombre en me disant d'attendre ici.

Entre quatre murs. Peut-être voulaient-ils me faire peur par ce procédé bien connu de l'isolement. Mais cinq minutes plus tard une femme entra. Elle portait un dossier et plusieurs stylos-bille, craignant sans doute qu'ils ne se vident de leur encre l'un après l'autre. Et, accroché à un revers, un badge du SAMU, avec son nom, Solange Gaillard. Elle me salua sans me regarder et m'invita à m'asseoir, les chaises étant faites pour ça. Il y avait aussi une table aux angles arrondis, fixée au sol, comme les chaises. Elle nota mon identité, ma nationalité, mon domicile. Et me prévint que l'authenticité de mes déclarations serait vérifiée auprès d'Interpol. Après quoi, je dus apposer mes empreintes digitales sur une fiche imprimée de couleur bleu clair.

Parfait, murmura-t-elle.

Solange Gaillard devait penser que j'étais inoffensif. Et elle faisait bien, car nous restâmes seuls tous les deux, sans qu'il y eût besoin d'un surveillant, et il ne se passa rien.

Dites-moi ce que vous avez à dire. Mais pas les motifs, ils ne m'intéressent pas.

Désireux de collaborer, je lui parlai de la convention annuelle de l'étalon kilogramme. C'est ce que je porte dans cette mallette, lui dis-je. Mais, pour qu'elle ne me prenne pas pour un menteur, je précisai que je transportais deux kilos. C'était l'exacte vérité. Et je lui expliquai l'épisode de Manille en 1896. J'étais le seul délégué à transporter deux kilos. D'où mon surnom, Deux Kilos.

Et vous profitez du voyage, m'interrompit-elle, pour abandonner ce pauvre homme à mille kilomètres de chez lui. De qui je parle ? C'est ce que nous voudrions savoir, parce qu'il n'avait pas de papiers. Sauf ce stylo-bille professionnel qui semble être à vous. Il est frappé du sigle des Poids et Mesures d'Espagne. Regardez. Je me trompe ?

Solange Gaillard ne se trompait pas.

Comme il ne parle pas, poursuivit-elle, nous avons d'abord pensé qu'il ne voulait rien dire. Ils ont honte de se voir ainsi, c'est normal qu'ils mettent du temps à accepter la situation. Le docteur a procédé à des analyses qui ont révélé des traces de tranquillisants. Comment parler quand on ne peut pas ? Combien de comprimés lui avez-vous fait prendre, monsieur ? Un flacon, deux flacons ?

Dire que non, que je n'avais rien à voir dans cette histoire et que je voulais partir, me semblait une défense si faible que je préférerais me taire.

Dites-moi, ajouta Solange Gaillard – elle ôta sa bague et s'amusa à la faire rouler sur la table –, vous ne voulez tout même pas que nous le gardions ? Nous avons déjà bien assez de vieux abandonnés pour que vous nous ameniez les vôtres d'Espagne.

Je dus regarder ailleurs. Je lui dis que si elle pensait que cet homme était mon père, elle se trompait, mon père était mort depuis bien des années.

Si vous l'emenez, dit Solange Gaillard, l'affaire est close. Il n'aura pas absorbé de comprimés et je déchire ces papiers tout de suite – elle fit le geste. Sinon on entame la procédure. On agit tout de suite, c'est la loi française. Vous connaissez un avocat en France ?

Après une minute de silence de part et d'autre, elle se leva et me demanda de la suivre. Nous allâmes dans une autre pièce, au fond d'un couloir sans fenêtres. Solange Gaillard ouvrit la porte et je découvris le Rescapé du Lusitania assis sur une chaise, qui en me voyant fit un geste absurde, impossible à interpréter. En revanche, l'infirmière qui l'accompagnait trouva bon de dire : Regardez, il l'a reconnu, il est tout content.

Maintenant, on va vous laisser seuls un moment, dit Solange Gaillard. On reviendra un peu plus tard.

Nous avons bien peu à nous dire, le Rescapé du Lusitania et moi. Lui, parce qu'il ne parlait pas, et moi, parce que je ne le connaissais pas, sauf pour l'aide insignifiante que je lui avais

apportée la veille, au self-service, en le redressant au moment où il allait tomber de sa chaise et en prévenant un employé. N'importe qui en aurait fait autant. Alors nous sommes restés face à face sans prononcer un mot. Mais dix minutes dans cette pièce firent leur effet. Je finis par lui demander si c'était vrai qu'on l'avait abandonné.

Je voulais savoir qui avait fait cela.

Je m'appuyai contre le mur et lui dis à voix haute pour qu'on m'entende de l'autre côté de la porte : C'est cette femme qui était avec vous ?

Dites-leur son nom et ils la retrouveront.

Et dites à cette Solange Gaillard que vous et moi on ne se connaît pas. Allez, dites-lui.

Il tendit les bras vers moi. Peut-être voulait-il me confier quelque chose à l'oreille. Je m'approchai, me penchai sur lui et compris alors qu'il voulait me serrer dans ses bras. Je ne l'en empêchai pas, car je perçois vite qu'une personne va très mal sans pouvoir le dire. Je sentis son haleine de cendre et lui caressai la main sans appréhension. À cet instant, comme si elles nous avaient observés par un trou, Solange Gaillard et l'infirmière entrèrent, suivies par un gendarme qui se mit à prendre des photos. Alors ? On dirait que vous avez fait la paix. Vous voyez bien que tout peut s'arranger.

L'homme des autos tamponneuses de Pripiat entra dans le ciné-théâtre Prometheus. Il s'assit devant une baie vitrée du hall pour penser à sa vie antérieure et c'est alors qu'il le vit. Il arrivait en chantant. Et portait un anorak de Sapporo 72 et une *papakha*, une toque, avec des oreillettes.